

# Mémoires d'un fauve

*de Marilyn Mattei*

## *Prologue*

Alors voilà. Faut que je vous raconte. Que je vous raconte à vous que je connais pas pourquoi j'en suis arrivé là. Ici. Que je vous raconte comment le type que je suis a terminé dans ce trou aux murs blancs et aux fenêtres qui s'ouvrent qu'à moitié. Vous savez, c'est brouillé en dedans, c'est brouillon partout, ma tête c'est comme si je la portais en dessous de mon bras, alors peut-être bien que ça sera pas dans l'ordre ce que je vais vous raconter. Et pas juste. Pas facile de dire les mots qu'on n'a pas, de trouver les bons, les vrais, ceux qui...

Y a une fille d'origine allemande dans le même couloir que moi. Et cette fille aux bras tout rayés comme des codes-barres, elle dit : « Dans votre pays, il y a des émotions qui n'ont pas de mots. Des émotions qu'on ne peut pas traduire. Je me demande ce que ça fait de vivre dans un pays bercé par le siècle des Lumières et qui pourtant manque autant de vocabulaire. Et ce que ça doit vous faire à vous, Français, d'avoir des mots qui manquent. D'être troués du dedans. Et de la langue. »

Mon histoire, elle est arrivée – je le sais – à mille types de mon âge, parce qu'on a beau se dire qu'on est unique, dans le vrai du vrai on ne l'est pas tant que ça. Unique. Mon histoire, c'est celle d'un lycéen qui a une asphyxie du cœur par les tentacules d'une pieuvre-femme, d'une femme-pieuvre, prof de français aimée



en secret. À cause d'un livre que la Madame m'avait donné avant les vacances de décembre et qui m'a fait la regarder autrement, m'a fait bouger la rétine. Livre que j'ai pris pour quelque chose de bien plus grand que deux cents pages. Livre que j'ai pris pour une déclaration. Moi, petit mec de rien, prisonnier d'un mal de peau insupportable, le dedans de la pupille tout bousillé par ce que je crois devoir être pour exister. Moi, quinze piges, qui pensais que crever de désir c'était de la poésie et rien d'autre. Voilà. Rien de glorieux. Rien d'héroïque. Rien d'original. Rien.

***Lundi, 8 h 30***  
***Superposition***

*FLAP FLAP*

*CLACK*

*HAN HAN*

*FLAP FLAP HAN HAN*

*OUUU OUUU FLAP CLACK*

*HAN HAN FLAP*

*CLACK OUU OUU FLAP FLAP HAAAN OUIII*

Un son qui fait quelque chose comme ça. Dans mes oreilles. Accroché aux tympanes comme dans du miel. Englué. Du matin au soir. Dès que je la croise. Dès que je la vois. Dès que je l'entends. Dès que je ferme les yeux. Dès que ma tête se met à vriller de trop d'imagination. Partout, tout le temps, nulle part. Trois mois que ça dure.

Alors, quand celle que j'appelle en secret Madame la Pieuvre cause de l'histoire du poème de je sais pas qui, avec son chemisier noir qui laisse voir un morceau de tentacule tatoué sur son bras, les mots que j'entends de sa bouche sont pas les siens, mais ceux de minuit que Driss, Simon et moi on a écoutés sur l'iPhone à l'écran pété. Un rituel de tous les soirs de semaine

à l'internat, avec pause le samedi pour mettre au repos notre pendouille tout irritée d'avoir été trop secouée. Retrouvailles des dimanches dans notre chambre égale plonger ensemble dans la toile de « Porn » comme si on tombait dans un trou. Dans ce monde, on trouve une Alice au pays des merveilles avec un 95D qui pousse des cris, des chattes nues, des rois sans couronne avec un membre de la taille de leur sceptre et des couilles aussi lisses que des têtes de chauves.

Sur un des lits on est posés, mon oreille collée-serrée à celle de Driss, un écouteur enfoncé dans son tympan, l'autre dans celui de Simon, pour pas se faire gauler et perdre la nôtre de gaule, à fond le son des *flap flap han han* qui nous traversent de bas en haut. Entre nous trois y a que du silence, nos yeux qui retiennent la chevauchée que la fille se prend. Gravée. Dans la rétine. La pendouille pleine de nerfs du type matraquant tout au fond du trou, la crinière de la fille au galop. Driss veut toujours faire pause pour mater le moment où ça rentre, même si j'imagine que c'est plus l'état des couilles du type et de sa bûche qu'il aimerait analyser dans toute sa circonférence, largeur et longueur. Simon est avalé par la bouche tordue de la fille qui pousse des *mmm*, des *han*, des *ah*, des *oui*. Sans le son, pour tout vous dire, on pourrait croire qu'elle en saigne plutôt qu'elle en mouille.

J'ai deux images qui se superposent au même moment et qui veulent pas se décoller : minuit dans le bas de jogging, 8 h 30 dans l'estomac, « Porn » dans la pupille droite, Madame la Pieuvre dans la gauche, Baudelaire planqué quelque part. Putain de mélange, imaginez l'état de mon crâne.

Les deux mains sur son bureau, je regarde les tentacules qui dépassent de sa manche, se mettent à bouger, se décollent de sa peau pour venir se glisser entre mes jambes m'attraper le centre, le palper comme personne, et dans mon bide c'est comme un vertige. J'écarte les cuisses, me mords l'intérieur des joues,

secoue mon stylo-plume comme un éventail pour virer l'image de mon bout qui se voit déjà dans sa bouche bien baveuse à la Madame, me frotte les oreilles, mais rien à faire. Elle parle, j'entends *han*, elle se penche *flap flap* je m'y vois collé-serré derrière, *ouu ouu* elle me répond, *clack* j'enchaîne par une tape sur son cul, *han han* elle gémit du trop de plaisir que je lui donne, *flap flap* je la tamponne, *ahhh ahhh* la fais se cambrer plus encore, *flap flap* la mitraille jusqu'au final, *ouuuuuuuu* elle hurle.

Une bosse fait décoller mon jogging à trois bandes. J'étouffe, je dois sortir, je devrais lever la main pour dire « Madame je peux aller aux toilettes ? », mais comme Pinocchio qui pousse du nez quand il fait le menteur, une fois debout mon mensonge à moi à l'endroit que vous savez ne tromperait personne. Je tire sur mon pull pour cacher l'excroissance, ma gueule doit ressembler à une boule de papier tellement que j'ai mal dans le bas de moi-même. Je m'accroche à mon stylo – elle me regarde – j'le serre – elle me sourit – j'me cramponne – du rouge sur ses canines – j'l'étrangle – elle ouvre la bouche pour inspirer – j'le lâche.

« T'es un porc », me dit Driss, qui met son doigt dans l'encre qui vient de fuiter de mon stylo pour m'en foutre sur la gueule. Elle s'approche de moi et me tend un mouchoir. Je le récupère tête basse, mes doigts effleurant les siens, le bidon qui fait des chatouilles, le cœur dans ma gorge. Je suis rouge comme un gratte-cul, l'envie de chialer de ma honte dont je sais pas quoi foutre, même si personne sait que la fuite est double. J'ai quinze ans et je me retrouve le slip trempé comme à cinq.

## 12 h 30

### *Banane*

Cassie. 95C. Débardeur rouge. À notre table de self, comme tous les jours de la semaine, avec sa copine sans nom qui porte les fringues de Trinity dans *Matrix* sans le cul qui va avec, trop de noir en coulis sur les yeux, la bouche violette. De Cassie, Driss en rêve de plonger sa tête dans ses deux lunes que Sim a baptisées « belles âmes » et qu'elle aime montrer parce que toujours trop chaude. Un oxymore. Ces deux filles toujours ensemble, c'est un oxymore. C'est le mot qui me vient, pas de nulle part mais tout droit sorti de ma mémoire où sont tatoués les mots que Madame a prononcés. Madame. Elle qui me fait lever, me lever tous les jours. Madame, maîtresse de la vrille de mon crâne et de mon bide qui peut plus rien avaler. Madame, mon grand secret. Madame la Pieuvre. Ma. Dame.

Quand on prononce le mot, on se rend compte du sexy du truc. Essayez pour voir. Vous dites le *Ma* et vos lèvres s'enlacent, vous dites le *Da* et c'est la langue qui se colle derrière les dents. Lèvres et langue. Le combo parfait. Le combo rêvé.

Madame. Dans un coin du self que je peux observer, l'air de rien, parce que mes yeux peuvent jouer du regard périphérique. Madame. Qui préfère manger au milieu du bruit plutôt que de se mettre ailleurs, rien que pour me voir encore. Madame. Son bras posé sur la table et sa main qui attend la mienne pour la serrer. Elle est là, seule, j'entends « Viens » par télépathie. Mes jambes sont en coton, j'marche pas j'flotte, un nuage qui m'emmène plutôt que mes pieds, en face d'elle je me retrouve.

« Prends », elle me dit, et moi j'obéis comme jamais. Au ralenti. Ma main se pose sur la sienne, la tremblote d'un vieillard qui me secoue le corps, mes doigts sur sa peau et moi qui sais pas quoi foutre, je me mets à la caresser comme un chat que je tou-

cherais pour la première fois, du bout des doigts de peur qu'elle me bouffe.

« Mets-toi à l'aise », elle me chuchote comme pour me donner tout le courage que j'ai pas. J'inspire et la table dégueulasse du self se transforme en lit aux draps blancs. Je lève la tête. Elle est à genoux. Slip en dentelle et soutif noirs enveloppent cul et seins. J'ai la bouche ouverte du trop de beauté que je vois, de sa peau en chair de poule dans l'attente que je la réchauffe, et j'ai pas le temps de piger ce qui m'arrive que mon pouce elle se met à le sucer à trois reprises pour finir par me lâcher, se cambrer et chanter « Étienne, Étienne, oh tiens-le bien », même si je m'appelle pas Étienne et qu'Afida Turner vient de s'inviter dans mon imaginaire alors que...

T'ES CRADE.

Le cri de Cassie me fait sortir de cette périphérie où je m'étais paumé. Sim a de la bave sur le menton. Une fois de plus il a joué au jeu du « je me branle la gorge comme si je me branlais la tige » pour que Cassie et Oxymore (comme ça que je baptise sa copine) dégagent. J'ai pas le temps de capter tout ce qui se passe que Sim et Driss sont déjà assis côte à côte avec le Simon qui nous fait sa démo de suçage comme chaque jour où y a de la banane au dessert.

J'entends sans entendre, j'écoute sans écouter, dans le coin de l'œil je vois sans regarder pour de vrai les deux nazes que sont mes potes, mes yeux fixés ailleurs, là où elle est assise, chaise vide en face d'elle toujours, mains sur la banane maintenant. Tentacules sortis, la voilà qui caresse le fruit, jouant avec sa peau comme si c'était mon slip, mon centre hors de lui que j'arrive pas à gérer une fois de plus, sa main à elle qui accélère et joue de la caresse encore et encore. Parce qu'elle sait. Elle sait que

je suis scotché à elle comme une souris prise au piège. Elle sait que l'imagination que j'ai a transformé la banane en pendouille. Qu'en dedans de mon petit corps, j'ai le caisson qui cogne à m'en faire vibrer tout l'arrière du crâne, le bide, et le reste. Elle sait. Et moi aussi, je sais qu'entre elle et moi, ça bat pareil. Parce que c'est pas rien d'offrir un livre. C'est pas rien de donner des mots. De donner des mots que j'ai pas.

Je compte jusqu'à trois, je m'invente une règle du destin comme mon père le fait quand il se tape tous les feux rouges de la ville. Je me dis : si à trois elle me regarde, c'est que c'est possible, que c'est partagé, que c'est réciproque.

Un.

Regarde-moi.

Deux.

Regarde-moi.

Trois.

Regarde-moi.

Un.

Deux.

Trois.

*BOUM !* Mon caisson sursaute éclate explose sous ses yeux plantés dans les miens.

Elle m'aime ?

Un son métallique qui vient du dedans de ma tête me fait sur-sauter.

SIM : On est obligés de t'en foutre une, « le trou », pour que tu te réveilles ?

DRISS : Alors, tu bouffes ou pas, « le trou » ?

Driss arrache mon assiette pour l'avalier pendant que Sim m'en renvoie une sur le plat de mon crâne. Madame passe. S'arrête devant nous. Je tremble et je baisse la tête. De honte. Et comme un cadeau que je lui fais. Elle ébouriffe mes cheveux. Je suis son fauve.

**00 h 00**  
**Virgule**

Driss a gagné à « pierre-feuille-ciseaux ». Conclusion : ce soir, on plongera dans « Porn » pour s'occuper de la pendouille du type en glaive et rien d'autre. Une obsession partagée, pour tout vous dire. La taille ça compte, même si dans les forums sexologie de « Doctissimo » des avatars disent le contraire. Alors, avec les doigts, on agrandit l'image sur l'iPhone au point de l'écarteler. Vu de près, on pourrait se dire que le morceau du type c'est le monstre du Loch Ness, et moi je me demande comment c'est possible de la faire gober aux filles et de leur dire que c'est comme une Chupa Chups.

Sim et Driss analysent : « Pas de prépuce. »

Décortiquent : « Mate ses veines. »

Commentent : « Putain de centimètres. »

Jugent : « Pas de poils. »

Causent : « Je vais m'acheter une pompe. »

« Faut bouffer de la soupe. »

« Faire pousser en centimètres. »

« La largeur qui compte. »

« T'imagines, ça pousse pas ? »

« T'imagines, ça pousse plus ? »

« Faut que ça pousse. »

« Obligé que ça pousse. »

« On a que quinze ans, on doit pousser. »

« Ça pousse toujours. »

« Hein, que ça pousse toujours, le trou ? »

J'suis pas là j'plane tête brûlante, les tifs comme tirés vers le ciel, sa main à Madame la Pieuvre encore au-dessus de mon crâne. Je revois le moment. Je le repasse dans les détails. Au ralenti. Une caméra je deviens. Un zoom. J'analyse tout. Son regard. Sa

pupille. Le secret qu'y a derrière. Sa main sur le fruit. Ma tête que je baisse. Ses doigts qui plongent dans mes cheveux. Qui fouillent. Qui caressent. Me font baisser la nuque un peu plus jusqu'à ce que mes genoux soient au sol. Moi, à quatre pattes. Dos rond. Ma tête qui s'enroule autour de ses bas couleur nuit et elle qui me tient par la chaîne que j'ai autour du cou, transformée en collier pour chien à trois clous. Elle me fait marcher, ramper, me tire, m'étrangle presque, et moi j'insiste, pour que ça me marque, que ça me serre encore, que ça m'étouffe, que j'en crève. À ses pieds je me retrouve. Couché. À poil. En fœtus, de peur de lui montrer l'horreur que je suis, la pendouille bien trop petite en virgule, moi qui la rêve exclamative en culbute façon espagnole. De quoi rire. De quoi se moquer. De quoi être dans l'obligation de faire ça dans l'obscurité la plus totale, bien enroulés dans des draps serrés. Momifiés. À moins que son amour transforme la réalité du corps que j'ai plutôt que de la rendre aveugle.

J'ai sous mes yeux, sur un écran pas bien grand, le modèle qu'il faut que j'devienne. En gros plan. Pour la faire crier de plaisir. Pour que ses joues à la Madame deviennent rouge sang. Pour qu'elle me prononce des « encore oui c'est bon vas-y ». J'expire d'un coup sec. Comme quelque chose de bien trop difficile à atteindre.

**Mardi, 6 h 30**  
**Poulpe**

Madame est assise sur son bureau. Jambes écartées. Tête renversée. Derrière elle, un tableau noir : « À une passante », Baudelaire, souligné et entouré. Je suis à genoux. Mes bras sont des tentacules qui s'enroulent autour de ses cuisses, ses mains

à elle me tiennent la tête, me poussent à aller au plus loin du plus loin dans sa grotte. Moi devenu poulpe, je nage, je plonge, lèche son sexe en partant du bas vers le haut, recommence en zigzag, accélère jusqu'à plonger ma langue dans son trou, reviens en surface dessinant les lettres de l'alphabet, je joue avec le rythme, la suce, j'avale son jus toujours plus, encouragé par les battements de son cœur qui cognent dans ma tête, et son jus devient rivière, fleuve, mer Méditerranée au rythme de ma bouche qui voyage au cœur de ce qu'elle est, jusqu'à disparaître dans sa grotte, plus pouvoir respirer, plus pouvoir en sortir, être comme aspiré.

Je me réveille en sursaut. Je suis mouillé. J'ai de la bave au coin de la bouche, les lèvres qui me brûlent. Le coin de mon oreiller est trempé. Driss m'a pris en photo : je tétais le coin de ma taie dans mon sommeil.

DRISS : Mate-toi, le trou ! Elle a l'âge de ta mère, la daronne que tu tètes en rêve ?

J'ai pas le temps de répondre que Sim se jette sur moi pour me fourguer dans les naseaux son slip sale de la veille et de l'avant-veille.

DRISS : Bouge-toi, c'est petit déj' ! Faut être les premiers, sinon le chocolat y en aura plus. Bouzide (le nom qu'il donne à son gras du bide) a la dalle.

Ma nuit a été blanche. Comme toutes les autres depuis le cadeau qu'elle m'a offert. J'ai pollué mes draps. Ils ressemblent à mes pages de cahiers mais le Tippex ici est transparent. Je vais devoir nager dedans toute la semaine avant de les ramener chez moi. J'ai sué je sue encore nuque trempée je pue. L'excitation de ma nuit est tatouée sur ma peau. Je colle ma langue sur mon bras, c'est salé comme la Méditerranée que je suis arrivé à faire naître de mes coups de langue bien maîtrisés.

Je me fais mousser en litres sous la douche froide. Mets du Axe en masse histoire de, même si je sais que la pub c'est rien que du mensonge, que les filles d'ici, y en a pas une qui me regarde, et que de toute façon j'en ai une seule dans le cœur. Mais ça, le cœur, dire les mots du cœur, c'est difficile. Je me transforme en boutique « Sephora » pour cocotter sévère, mais rien à faire l'odeur reste, un fauve j'suis. À la peau rouge. C'est pas de l'inédit mais de l'habitude, ce rouge trop rouge. Que je me souviene, ma peau a toujours été comme ça, façon rougeole qui passerait pas, mais depuis le jour où la Madame m'a donné le livre, y a plus que mes défauts que je remarque. Comme si des yeux neufs m'avaient poussé à la place des anciens, avec sur la rétine l'image du corps parfait que je dois avoir, l'image des corps du « Porn ». Je me regarde dans le miroir et, comme à chaque fois, je me fais une promesse : celle de plus jamais me regarder.

Je sais pas quoi faire de ma peau. Boutons de la taille de missiles sur le torse. Comme des ventouses. Peau malade. Je me passe la main dessus : ça me fait l'effet d'un papier bulle bien gonflé qui rêve de se faire péter, ou d'une route défoncée que je voudrais bétonner. Je pose mon doigt au centre de mon torse sans pecs, là où j'ai un trou (mon deuxième prénom à moi) parce que trop maigre. Je le fais glisser jusqu'en bas du nombril. J'imagine que mon ongle rongé à ras est un scalpel aiguisé. Ma peau s'ouvre. Peau comme un manteau que je fais glisser le long de mes épaules jusqu'à ce qu'il tombe à mes pieds. Ça me fait sourire. Ça me donne chaud au coin des tempes de découvrir le trésor que je cache. Et voilà le vrai de vrai que je suis : balaise avec ce qu'il faut de veines qui ressortent, taillé en géométrie, peau douce, juste assez de poils au-dessous du nombril comme un chemin qui mène vers le bonheur, de quoi donner l'envie à la Madame de venir laper, baiser, lécher. Je ferme les yeux. J'inspire. J'ai un point brûlant dans le dos. Et des lèvres bien mouillées qui s'y collent.

Je laisse passer de la loupiote dans la fente de mes paupières. Elle est là, la Madame. Collée à mon corps.

D'elle, je ne vois qu'une moitié de visage dans le miroir. Avec son œil qui me fait dire qu'elle a des envies que je la prenne. Avec son sourire qui me fait comprendre que chaude, bouillante, oui, elle l'est. Son premier tentacule m'attrape les jambes. Le deuxième glisse le long de ma cuisse et s'enroule autour de mon centre. Le troisième prend mon ventre. Le quatrième, mes côtes. Le cinquième, mes pecs. Le sixième, mon cou. Le septième, ma bouche. Le huitième, mes yeux. Sa langue vient se glisser sur ma pendouille pendant que son tentacule me branle. Elle commence à me sucer. Bien baveuse. Chaud et froid. Du bout au plus profond. Sa tête est entre mes mains. M'avale. Joue de la langue. Me suce. M'avale. M'avale toujours plus en touchant le fond du fond du tréfonds. Et accélère au rythme de mes coups de hanches. Et accélère. Et accélère encore. Et encore. Et encore. Et encore, jusqu'à ce que l'arrière de mon crâne s'ouvre, encore, jusqu'à cogner au fond de sa gorge, encore, jusqu'à ce qu'elle m'avale toujours plus, encore, qu'elle soit pleine de moi, encore, sa bouche qui me retient qui me serre, encore, jusqu'à ce que...

DRISS : Tu viens bouffer, le trou ?

SIM : La branlette c'est pas deux fois par jour, à ce rythme pour sûr qu'elle va tomber !

Et leurs rires comme un coup dans la gueule me font apparaître tel que je suis et non plus tel que je me rêve.

DRISS : Bouge-toi, le trou.

Moi et ma peau qui ressemble à une râpe à fromage.

SIM : Bouge.

Moi et ma peau rouge que j'veux plus.

DRISS : Allez !

Moi et mon corps que je voudrais brûler.

SIM : Leeee trooooouuu.

Moi et ma pendouille que je rêve glaive.

DRISS : BOUGE.

La porte claque. Je me frappe le torse. Une fois. Deux fois. Trois fois. En finir avec ce corps de merde, voilà ce que je voudrais. Pour elle. Pour la Madame. Madame la Pieuvre. Être beau à regarder. Être beau à baiser. Être beau. Mon téléphone vibre : ma mère qui me dit bonjour. Ma dernière page Google est encore affichée : *Le Rêve de la femme du pêcheur*. J'avais tapé « pieuvre + femme » et voilà ce qui était sorti. Je fais une capture d'écran, histoire de pouvoir retomber dans le rêve dès que je peux y plonger. Il est 7 heures, j'attends déjà la nuit.

### **10 h 15**

#### **Royaume**

Au fond de ma poche, j'ai un papier aussi froissé que l'intérieur de ma tête. La première page du livre que Madame m'a offert. Que j'ai lentement déchirée. Autour du titre, des mots grattés dans la nuit sous la couette. Un poème de rien. Pas signé. Le glisser dans la fente de sa boîte aux lettres dans le royaume impénétrable de la salle des profs, ça que je voudrais, ça que je dois faire. Lui avouer. Avec les mots que j'ai pas, lui dire comment ça tape en dedans, comment ça tape partout, plus garder ça pour moi tout seul, quand elle et moi on peut être deux, nous, nous deux.

Devant son royaume à elle, en transpiration intégrale j'suis. Mains posées à plat contre la porte, j'ai la flippe qui me tord le bide, fait des nœuds dans la gorge. Ici, c'est que du plaisir. Ce que je me dis. Ici, c'est que du plaisir que tu vas lui refiler en intraveineuse tellement il va durer. Ce que je me répète. Je



pousse la porte, pas beaucoup mais un peu de quoi dévoiler le minimum par une fente. Elle et son corps penché au-dessus d'une table basse. Ses jambes enroulées dans un bas que je devine me foudroient les couilles.

Ses talons aiguilles plantés dans le sol sont un appel à me mettre à terre.

Ses copies en pile sur la table sont prêtes à gifler le petit con que je suis.

MADAME : Entre.

MOI : Merci.

MADAME : Merci, madame.

MOI : Merci, madame.

MADAME : Dépêche-toi.

MOI : Oui, madame.

MADAME : Viens à moi.

MOI : Oui, madame.

MADAME : Assieds-toi.

MOI : Oui, madame.

MADAME : À genoux.

MOI : Oui, madame.

MADAME : Allonge-toi.

MOI : Oui, madame.

MADAME : Ferme ta gueule.

MOI : ...

MADAME : Regarde ce que je fais de toi.

Ma copie qu'elle met entre ses jambes.

MADAME : Regarde bien.

Des va-et-vient sur mon commentaire de texte.

MADAME : Regarde mieux.

La pointe de son talon entre mes pecs.

MADAME : Regarde mieux encore.

Le talon qu'elle plante au milieu de mon trou.

MADAME : Petit caïd.

Son sexe mouillé qui boit l'encre de mes mots.

MADAME : Petite merde.

Plus elle mouille, m'arrose, plus j'grandis.

MADAME : Il mérite bien une petite raclée.

Qu'elle me finisse, j'en crève.

MADAME : Il mérite bien une bonne punition.

Madame fait glisser son slip sur ses cuisses pendant que mes mains caressent son cul.

MADAME : Vilain garçon.

Se met à genoux sur moi, m'écrase, ma copie trempée de son jus à elle qu'elle finit par me coller sur la gueule pour froisser « ma face de petite merde » qu'elle n'arrête pas de me chuchoter et...

MOI : Aïe.

SIM : Te claquer la tête, y a plus que ça qui marche.

DRISS : T'es tendu.

MOI : Quoi ?

SIM : T'as une tension.

MOI : Non.

DRISS : Ça se voit.

SIM : Ça se sent.

DRISS : On connaît ça.

SIM : On est tous passés par là.

DRISS : Avoir une tension coincée dans tes couilles et qui te pète la tête.

SIM : Comme si ta bite pouvait penser.

DRISS : Avait un cerveau.

SIM : Ta bite pense, et la pensée de ta bite BOUM, elle te remonte dans le crâne.

DRISS : Ton cerveau comme en crise d'épilepsie.

SIM : Des images partout, tout le temps.

DRISS : À en devenir taré. Toi, tu voudrais que ta bite reste ta bite.



# A une Pécante

La rue assourdissante où  
moue, mimée, en grand De  
une femme passa, d'une main  
mouante, saluant le zénon et l'

(Loulou)

amapineuse,



SIM : Que ton cerveau reste cerveau.  
DRISS : Mais la bite, c'est le centre.  
SIM : Le centre de toi-même.  
DRISS : C'est biologique.  
SIM : Bite égale centre.  
DRISS : Trois mois que ça dure.  
SIM : Trois mois que tu planes.  
DRISS : Trois mois, c'est trop.  
SIM : Mais une tension, ça guérit. Et tu sais comment ?  
MOI : Non.  
SIM : Faut la tremper.  
MOI : La tremper ?  
DRISS : La tremper, ouais.  
SIM : La tremper pour de vrai.  
DRISS : Avec une fille.  
SIM : Pas ce qui manque, des filles.  
DRISS : Regarde devant toi.  
Du banc sur lequel on est, je regarde, et je me désespère de ce que je vois. Les filles, ici, elles se ressemblent toutes.  
SIM : La tremper.  
DRISS : Fini la main droite.  
SIM : Y a que la trempette pour te soulager la tension.  
DRISS : Avant que tu deviennes fou.  
SIM : Ou fantôme.  
DRISS : Parce que tu vas devenir fantôme, à force de plus bouffer.  
Ce que mes deux potes nazes savent pas, c'est que mon ventre est plein à craquer.  
Que mon cerveau est une cage. Un manège de fête foraine où chaque mur est un miroir où y a plus qu'elle que je vois.  
Elle.  
Madame.  
Mon grand secret.

**10 h 15**

**Nuée**

Quand la Madame se penche sur ma table pour souligner en rouge mes phrases qu'elle juge stylées mais tordues, ma pensée du centre peut pas s'empêcher de se dire que le feutre entre ses doigts est ma pendouille. Alors, j'ai les yeux qui se gonflent comme des œufs du trop d'imagination qui me pousse, je m'agite, mes jambes se secouent toutes seules pour dire à ma cogite du bas « dodo ».

Elle commente ce qu'elle a entouré en chuchotant presque, et j'ai comme des guilis de l'enfance qui grimpent jusque dans les tifs, le cœur serré une fois de plus par les tentacules qui l'étouffent. Je sue rien qu'en la voyant, odeur d'animal pas castré, je dois puer l'urine, le fauve, je le sais, j'ai la peau qui me crame du trop d'hormones, du trop d'amour, du trop de tout. Ça me colle un rouge bien rouge sur les joues, à croire que j'en finirai jamais de cette honte que j'ai de moi-même. La Marlboro rouge, le Hollywood qu'elle essaie de plaquer au fond de sa bouche, l'acidité de sa journée pas finie, le parfum Indian Jasmine de Body Shop – ma sœur a le même –, ce putain de mélange, son parfum à elle, je voudrais le graver, le mettre sur le mouchoir de la veille que j'ai toujours dans ma poche droite, pour le renifler une fois que la nuit me tombe dessus.

Son odeur me fait voyager dans un passé pas si vieux et qui pourtant a l'air très ancien. Le temps de la galoche à des boums nulles où avec le jeu de la bouteille je pouvais rouler de la langue plus de fois en une soirée qu'en trois ans de vie. Des galoches où la langue tu sais pas où la mettre, tu sais pas où elle va, tu la fais tourner comme dans un manège, ou le grand huit, tu fais des trucs, et tu termines plein de bave que t'enlèves avec ton bras en discret pour pas choquer la fille. C'était nul. Mais comme

c'est un souvenir, je me dis que c'était pas si mal. Et puis, avant, c'était normal de passer par l'étape du peut-mieux-faire avant de devenir expert.

Les mains bien à plat sur ma table, le cul en arrière, son visage près du mien, son souffle qui me fait battre les cils autant que le cœur, le tout me donne des envies de soufflette. Que la Madame colle sa bouche à la mienne, recrache sa fumée pour que je l'aspire, le bambou bien chargé qui grimpe jusque dans mon crâne, me le décolle, pour me scotcher un sourire bien con. Je nous vois tous les deux sous un nuage de fumée qui sortirait de nos peaux, elle et moi comme fondus l'un en l'autre, nos bouches entrouvertes, nos langues qui se cherchent, qui glissent, qui se cognent. Derrière nous, il pourrait y avoir la guerre, un incendie, une apocalypse, derrière nous il pourrait y avoir toutes les catastrophes du monde, rien pourrait nous arrêter, rien pourrait m'empêcher de l'embrasser et de lui dire alors, avec ma langue qui tourne autour de la sienne, tout ce que je gratte sur papier avec des mots pas à la hauteur de ce qui se passe en moi, tous les poèmes de Baudelaire qu'elle nous a demandé de lire et que j'ai retenus, lui dire « il y a des femmes qui inspirent l'envie de les vaincre et de jouir d'elles, mais celle-ci donne le désir de mourir lentement sous son regard ». Comme vous.

MADAME : Décidément...

Encre partout.

MADAME : Catastrophe.

Elle tamponne avec un mouchoir ma copie où mon stylo a encore fuité.

« Je suis désolé », j'ai envie de dire, mais rien sort.

MADAME : Faut se réveiller maintenant, hein.

Me réveiller, ouais. Faut que je me réveille.

## ***Mercredi, 15 heures***

### ***Oxymore***

Me voilà avec les mots de Sim et Driss qui me collent au crâne comme une merde au cul. Soulager la tension qui me cimente le bide, me décolle du sol, me transforme en fantôme. Faire trempette pour de bon. Laisser ma main droite, mon poignet se reposer. Ce que mes deux potes savent pas, c'est que la tension que j'ai, c'est de l'amour, de l'éros en puissance pour la Madame. Toute la nuit, j'ai fait le bilan des filles d'ici en les passant devant mes yeux façon casting. Qui voudrait bien de moi ? Cassie et sa réputation, c'est un 10 sur 10, mais au fond, je sens bien que sa mouille à elle, c'est Sim qui la fait couler. Ça se voit à son rire et le dedans de ses pupilles qui sentent le C quand il joue à faire le dégueulasse. Elle a ses raisons que je capte. Il est tanké le Sim, avec ses muscles tout secs et le V au coin de ses hanches, même que parfois, j'ai des envies moi aussi de le toucher comme une statue de musée. Les autres filles d'ici savent pas que j'existe. Exister, c'est le boulot de toute une vie. Y en a bien une qui vient se coller dans mon crâne. Parce que seule. Et que la solitude, c'est une belle saloperie, tous les moyens sont bons pour plus l'être. Ou l'être moins.

Alors, je me lance. Mains dans les poches. Siffler pour faire genre « j'suis à l'aise tranquille ». Elle est là. Oxymore. Sur le banc. Comme tous les mercredis après-midi à l'internat. À regarder devant elle comme un chien bloqué derrière une fenêtre. Je m'installe à côté d'elle, odeur de sucre chimique de la barbe à papa sans la fête qui va avec. Je découvre son visage pour la première fois. Pas de noir en coulis, de bouche violette, et j'ai pas le temps de trouver le bon prétexte du pourquoi je suis là qu'elle se met à me raconter le pourquoi sa gueule d'aujourd'hui est comme une toile blanche.

OXYMORE : Elle est tombée.

MOI : Qui ?

OXYMORE : Ma trousse de maquillage. Dans les chiottes.

MOI : Ah merde.

OXYMORE : Ouais.

Un silence de la taille des murs d'une prison vient se poser entre nous. J'ai des mots qui passent devant mes yeux mais j'arrive pas à les choper à temps pour les dire. Je dois avoir les pupilles qui vont de droite à gauche à la recherche de la bonne trouvaille, le front tout plissé du cerveau qui bugge.

MOI : T'es bien.

OXYMORE : Quoi ?

MOI : Sans le maquillage, t'es bien. C'est comme (allez savoir pourquoi c'est ça qui sort de moi) une ombrelle.

OXYMORE : Une ombrelle ?

MOI : Le maquillage. C'est comme une ombrelle. Une ombrelle qui cacherait le soleil que t'es.

Je suis un poète de merde, je viens de tuer Baudelaire, mais elle, Oxymore, elle me sourit. Des dents bien droites et bien blanches, de celles qu'on aime montrer, elle qui pourtant sourit jamais. Je me retrouve comme un con à pas savoir quoi faire de la phrase que je lui ai sortie, mais Oxymore fait le premier pas en posant sa main sur mon genou. Rapide, j'me dis. T'es dans la merde, j'me précise. Vas-y t'es un champion, j'm'encourage.

Je regarde sa main posée sur mon genou, toute blanche, bien grosse, des saucisses à la place des doigts, des doigts de mamie, des doigts de bébé, des doigts de bébé mamie. Oxymore commence à me grattouiller la rotule, je regarde ses doigts jouer avec le tissu de mon jogging, se transformer en tentacules qui viennent se glisser le long de ma cuisse, alors je me force. Je me force à voir sa main comme elle est pour de vrai, et pas comme j'en rêve. Je me force à sourire et ça me demande un putain d'effort tellement que je dois être rouge, mais la fin justifie les

moyens, miracle, j'y arrive. Ma main se pose au-dessus de la sienne. Chaude. Et ses doigts à elle s'emmêlent aux miens. Et comme un langage qu'on vient de s'inventer sans se le dire, on comprend tous les deux la finalité de nous deux sur le banc.

### ***Jeudi, 7 h 45***

#### ***Langues***

Je regarde l'horloge accrochée au mur du self, au-dessus de la porte de sortie.

Je sais que Madame arrive dix minutes en avance. Je sais que je dois être là quinze minutes avant elle. Alors, c'est devant son royaume qu'Oxymore et moi on se donne rendez-vous pour que nos langues s'enfourment et que la Madame en soit témoin. L'idée a tourné dans ma tête toute la nuit. Et puis, comme un manège qui tomberait en panne, ou une roue de la fortune, elle s'est transformée en action véritable. Faut que je sache. Que je sache si son cœur à la Madame cogne pour moi. Que je sache si la Madame et moi égale Amour. Que je sache. Pour de bon.

Oxymore a changé de couleur. Fini le noir. Fini le deuil. C'est un papillon. Et elle sourit. Devant elle, je me sens l'âme d'un bâtard sans race, au fond de moi toutes les insultes de la terre qui me donnent des coups dans le bide. On se regarde tous les deux. Je compte en secret le temps qui reste avant que la Madame sorte de son royaume. Un. Je m'approche d'Oxymore. Deux. Elle approche son visage du mien. Trois.

C'est elle qui commence. Sa langue qui vient caresser la mienne sans que nos bouches se collent, pas en tourniquet mais d'avant en arrière. Elle joue. Fait glisser sa pointe sur ma lèvre du haut. Je m'accroche à ses bras, essaie de la faire venir à moi, elle résiste, j'insiste pour que nos bouches se collent, mais Oxymore m'échappe, retarde le moment. Elle se met à me laper la langue,

tourne au ralenti autour de la mienne, me suce le bout, ses mains qui viennent sous mon pull, moi qui m'accroche à la peau de ses hanches que je sens se soulever, et on se lape, encore, encore, encore, jusqu'à ce que d'un coup d'un seul ses lèvres se plaquent aux miennes et que nos mouvements se fassent dans le secret de l'obscurité de nos bouches, nos salives qui rentrent en fusion...

MADAME : On ne traîne pas dans les couloirs.

Elle, Madame, la main accrochée à son sac.

Elle, Madame, la mine sévère.

Elle, Madame, la bouche comme fermée à double tour.

Elle, Madame, une colère comme rongée par les molaires.

Elle, Madame, une AK-47 à la place des yeux.

Elle, Madame, qui part, s'en va, me pousse presque de l'épaule.

Elle, Madame, qui accélère le pas, le son de ses talons qui cognent au même rythme que son cœur.

Elle, Madame, qui m'aime ?

Qui m'aime.

Qui m'aime, oui, je me répète.

Qui m'aime, oui, je me le grave.

Qui m'aime.

## **22 heures**

### **Le trou**

SIM : Raconte.

DRISS : Allez, raconte.

SIM : Vas-y, raconte.

DRISS : À sourire comme tu souris, pour sûr qu'il s'est passé ce qui s'est passé.

MOI : Aïe !

Le doigt de Sim dans le trou entre mes pecs.

SIM : Tu lui as mis.

DRISS : Tu lui as mis comme ça.

Et Driss plante à son tour son doigt dans mon trou.

SIM : Et comme ça.

Et Sim y va de plus belle.

DRISS : Allez, raconte.

SIM : C'est dingue comme il est profond, ton trou.

Le doigt de Driss qui vient s'y coller encore plus.

SIM : Même qu'on dirait que notre doigt pourrait se faire avaler.

DRISS : Même que t'es comme tout trempé et qu'on croirait qu'on est dans le profond du profond de la fille.

SIM : Manque plus que la frisotte des poils autour.

DRISS : Comme quand on met deux doigts sous l'aisselle pour avoir un peu de sensations.

SIM : Sûr que t'en as eu toi avec la fille, des sensations.

DRISS : T'es pas son premier, faut dire.

SIM : La copine de Cassie, c'est l'arbre qui cache la forêt.

DRISS : Hein, que c'est la copine de Cassie ?

SIM : Dis-le.

DRISS : Raconte.

J'ai un sourire qui se colle à ma gueule, qui fait remonter mes joues au max du max.

Les deux me tapent sur l'épaule comme si je venais de gagner la coupe d'Europe et, au fin fond de moi-même, au milieu de mes pecs, dans le trou que j'ai, je garde en mémoire le visage de la Madame, la colère coincée dans sa bouche, les yeux de ténèbres qui m'ont snipé, tous ces signes qui me disent en silence qu'elle et moi c'est possible, qu'elle et moi c'est pas rien, que demain je vais pouvoir lui dire, lui avouer, avec les mots que j'ai pas, qu'elle et moi c'est une addition parfaite, qu'elle et moi, c'est un nous.

**Vendredi, 7 h 30**

**Flaque**

De la fenêtre de notre chambre, le parking du lycée est à portée de nos yeux. Madame a une bagnole qui lui ressemble pas, une vieille Volvo très grande de la taille d'un lit, elle qui est minuscule. Comme mon chien qui sait reconnaître le moteur de mon père, je suis capable de reconnaître le sien. Et comme la queue de mon chien qui frétille au bruit du daron qui arrive, la mienne fait pareil quand je la sais en bas.

Je connais sa plaque d'immatriculation. Je l'avais écrite sur ma main, l'encre avait disparu, et elle s'était retrouvée comme tatouée. Je l'avais apprise. Sans le faire exprès. Par le cœur. Dans l'espoir de la croiser ailleurs, de la voir dans une autre vie que celle d'ici, de m'imaginer partir ensemble, en fugue, dans sa bagnole.

Aujourd'hui, c'est le grand jour. Je me lance. Comme une fusée. Je suis sur le parking. Derrière moi, les grilles du portail vert et c'est la liberté que je sens au milieu de mes pecs plutôt que la cage. La Volvo est devant mes yeux. Je sais qu'elle me regarde par le rétroviseur. Je suis planté comme un poteau pour le moment, mais je sens le vent qui me pousse à y aller. La porte s'ouvre, ma pendouille a comme des yeux qui me guident là où je dois regarder. D'abord, son talon aiguille qui vient se planter dans le sol et y faire un trou. Son collant noir ensuite, et le bout de cuisse qui va avec, avant que le trench beige viennois cache son cul comme un appel à ce que je vienne le lui baiser.

Elle est là. Dos à moi. Les cheveux pas coiffés, son téléphone coincé entre son épaule et son oreille. Je m'approche. Il faut s'imaginer la scène au ralenti. Moi qui avance bouche ouverte, le vent qui soulève ses cheveux, comme si mon souffle était

une bourrasque. Il faut s'imaginer qu'on peut tout entendre de moi, de ce qui se passe en dedans comme au-dehors. Souffle. Cœur. Il faut s'imaginer que je transpire, que derrière moi, c'est comme une flaque que je laisse, une rivière, un fleuve, que ça trempe le livre qu'elle m'a offert que je tiens dans ma main comme un trésor, mes mots à moi que j'ai pas en dedans, ma déclaration, mon aveu. J'avance. J'ai le caisson qui tape à dix mille, fait trembler la terre, avec cette impression qu'elle est à dix kilomètres de moi, que mon corps avance pas comme il faudrait, que jamais je pourrai la rattraper, j'avance, ses talons à elle qui cognent le sol, cognent ma tête, j'avance encore, caisson dans la gorge, vas-y accélère j'me dis, j'ai des sabots de vache à la place des pieds, de la gadoue sous la semelle plutôt que du goudron, j'ai mal aux mollets, aux tibias, j'ai mal partout, j'ai...

MADAME : Je t'aime.

Ce que je crois qu'elle dit.

MADAME : Moi aussi je t'aime.

Ce que j'entends qu'elle dit.

MADAME : Je t'aime.

À celui qui lui baise l'oreille avec des mots.

MADAME : Je t'aime je t'aime je t'aime.

Comme en écho dans mon crâne.

Ou un ricochet sur un lac.

Mon cœur à la place d'un caillou.

Son sourire que j'entends dans le mot que je voulais pour moi.

Rien qu'à moi.

Qui maintenant m'écrase, me fait plier les genoux, m'enfoncé dans le goudron devenu boue pour finir par m'écraser. M'avalé.

Comme une merde.



### **8 h 30**

#### ***Mouchoirs***

J'ouvre les yeux. Le néon me crame les pupilles à m'en faire chialer. J'ai comme des crampes dans les jambes. Et une bosse à la droite du front. La joue toute brûlante. Je me souviens que du chaud qui est venu me prendre tout entier et des fourmis qui partent de la nuque pour remonter jusque dans mes joues. L'infirmière entre dans la pièce. Elle me dit que ma prof de français m'a retrouvé dans le parking. Sur le sol. Que mon malaise n'a pas duré longtemps. Que je dois manquer de sucre. Que ma mère viendra me chercher en fin d'après-midi. Que j'ai laissé tomber ça (mon livre, celui de Madame) par terre. Je le prends. Je l'ouvre. Mon poème de rien y est toujours. Tout plié. Je le glisse dans ma poche gauche, je sens un mouchoir, je le sors, je le regarde, il y a du sang.

« C'est votre professeur de français qui a commencé à vous mettre de l'eau sur le front. »

Je suis comme mouillé dans mon bas de jogging. Je passe ma main sous les draps. Elle me rassure en me disant que c'est normal de se faire dessus quand on fait un malaise. Sur le parking, il doit rester la trace de la pisse que j'ai fait sortir de moi-même. Putain d'empreinte que je laisse au monde. Sim entre pour me filer un jogging propre. Je veux mourir.

### **11 heures**

#### ***Scalp***

Je suis à poil. Devant le miroir. Cernes bien violets et gonflés de mes nuits trop agitées par la vrille dans mon crâne. Le trou entre mes pecs en finit pas de grandir. Une fosse commune on dirait, je m'y vois en dedans. Des côtes que j'avais jamais vues.

Que je peux compter sans les toucher. Ma peau est de plus en plus pâle, transparente, je crois y voir mes veines, je disparaîs. Je me sens Quasimodo, Frankenstein, *freak*. Pas assez bronzé. Pas assez tanké. Pas assez joli à regarder. Pas assez beau à toucher, lécher, baiser. La pendouille, le centre de moi-même, tordue, pas à la longueur, pas à la largeur de tout ce que j'ai pu voir, de tout ce que j'ai pu graver dans ma rétine, modèle par excellence pour exister, pour qu'elle me voie, me désire, m'aime, elle, Madame. J'ai beau me concentrer pour que le corps que j'ai s'efface, que celui que je rêve apparaisse, ça marche pas. Rien. Devant le miroir, y a que mon corps tel qu'il est, et le dégoût qui va avec. Je crache sur la vitre comme pour me cracher dessus. Moi, petit mec de rien. Moi, au corps merdique. Moi, à la peau rouge malade. Moi, à l'odeur qui pue. Moi, le fauve.

Au sol : jogging, les deux mouchoirs de Madame, « sang et encre », mon poème de rien. Je ramasse le tout. Renifle les mouchoirs. Relis les mots d'A du poème que j'avais écrit pour elle. Je le déchire. Lentement. Et je le mets dans ma bouche. Je le mâche. L'avale. Je fais pareil pour ses mouchoirs. Qu'elle sache le jour où j'crève, quand on s'amusera avec mon corps comme dans Docteur Maboul, que dans mon bide, autour de mon cœur, y aurait comme une immense boulette de mots que j'ai écrits pour elle, comme un livre. Comme celui qu'elle m'a offert. Mon cœur qui s'en est retrouvé tout bloqué à l'intérieur, piégé par la pieuvre qu'elle est. Je me regarde. Je chiale comme un con. Et je prends le rasoir à trois lames, celui de mon daron.



## Épilogue

Je sais pas comment c'est arrivé. Comment ça m'est venu. Comment de la pensée j'en suis venu à le faire en vrai. Je pourrais vous dire que la détestation de soi-même, quand ça vous vient, c'est pire que la glu. Maintenant que je savais que tous les mots du monde que je pouvais gratter effaceraient pas le corps que j'avais, que la vérité vraie était venue me casser en mille, que le mot Amour était pas pour moi mais pour un autre, il fallait que j'en finisse avec la vrille dans mon crâne. Que j'en finisse avec ma pensée du bas qui venait me prendre tout le ciboulot. En finir pour me libérer. Je suis rentré dans la douche. Me suis fait mousser le corps en masse pour le faire disparaître. Dans ma main droite, le rasoir. Et puis mon poignet a dérapé. Ou j'ai dérapé. Moi. Tout seul. Je sais pas. Je sais plus. Je me souviens seulement de la lame qui tranche le centre de moi-même. Et de mon cœur qui se soulève, d'un coup d'un seul, du trop de douleur. Et du sang qui a coulé. Et que j'ai continué. À entailler. Encore. Et encore. Pour plus penser par ma pendouille maudite. Pour plus voir ce truc tout minus qui pend. Qui gêne. Dont je sais plus quoi foutre.

On m'a raconté que c'était Brice qui m'avait récupéré en enfonçant la porte. Que Sim s'était mis à hurler parce que je répondais plus à son « bouge » trop longtemps et que ça devenait suspect. Que Driss s'était mis à pleurer. Qu'Oxymore avait couru dans le couloir. On m'a raconté que Brice m'a récupéré en sang. La pendouille bien amochée. Voilà.

Tout ça à cause d'un livre. Un livre qu'elle m'avait donné. Que j'ai lu mille fois pour essayer de deviner le secret qu'elle voulait me dire en chuchotis dans mon oreille.

« Prenez-le, il y a quelque chose de vous là-dedans. Et puis, un livre, ça n'a jamais tué personne. »

Ce qu'elle sait pas, c'est qu'autour des mots qu'elle avait entourés, des cœurs qu'elle avait dessinés dans la marge, des phrases qu'elle avait soulignées, il y a les miens de mots, de signes qui ont essayé d'entrer en contact avec les siens. Ce qu'elle sait pas, c'est qu'à quinze piges – comme à n'importe quel âge je crois –, on a qu'une seule envie au monde : celle d'avoir une vie qui compte. Pour quelqu'un. Au moins quelqu'un. Ce qu'elle sait pas, ce qu'elle saura jamais, c'est que mon cœur, pour sûr, elle l'a attrapé.

Putain de livre. Putain de Salinger. Putain d'*Attrape-cœurs*.

Demain, Sim, Driss et Oxymore viendront me rendre visite comme ils le font chaque semaine depuis que je suis ici. Mes deux vieux potes de chambrée. Mes deux vieux potes de toujours. Et cette fille. Et je savais pas ça. Je savais pas qu'ils tenaient autant à moi. Comme ça.

